

# L'affaire Haartmenger

EUROPA 2100

GHYLD V HOLMES #2



*chrysalide*



TOME 1

**L'affaire Haartmenger**  
SECONDE PARTIE

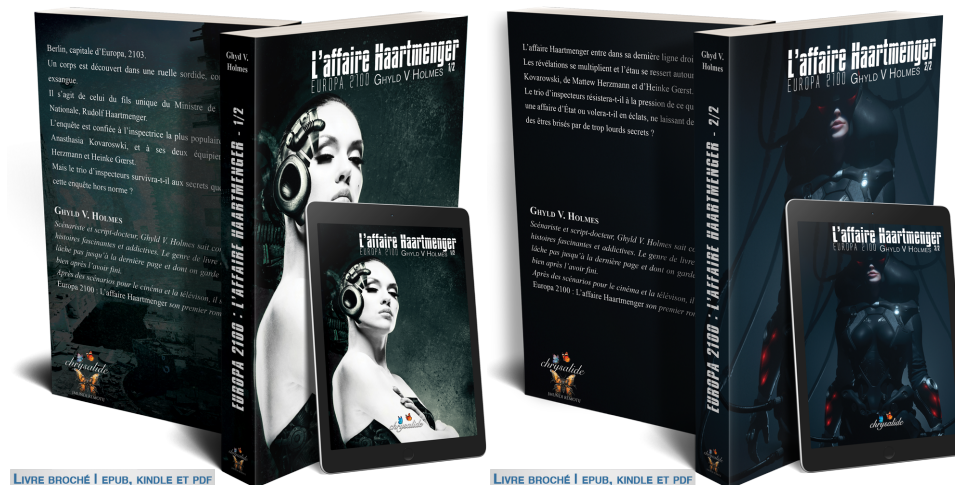
GHYLD V. HOLMES

SEPTEMBRE 2024.



# EUROPA 2100

## GHYLD V. HOLMES



### Europa 2100 - Tome 01

#### **L'affaire Haartmenger (Partie 1/2)**

Disponible en livre broché et en ebook aux formats Kindle et ePub.

### Europa 2100 - Tome 01

#### **L'affaire Haartmenger (Partie 2/2)**

Disponible en livre broché et en ebook aux formats Kindle et ePub.

### Europa 2100 - Tome 01

#### **L'affaire Haartmenger (Intégrale)**

Disponible en livre broché et en ebook aux formats Kindle et ePub.



Copyright © 2024, Chrysalide – Collection [*Mundi Remoti*]  
Édition 1.0

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-95299-32-5



## LIVRE 02

## P R O L O G U E

L'interphone sonna.

Rudolf Haartmenger attendit quelques secondes avant de prendre la communication. De sa voix d'hôtesse de l'air, son assistante annonça tout de go :

— Votre rendez-vous est là, Monsieur le ministre.

— Faites-le entrer, je vous prie.

Rudolf entendit derrière la lourde porte à double battant en bois massif les talons aiguilles de son assistante traverser la courte distance qui séparait son bureau de celle-ci. La porte s'ouvrit et la jeune femme s'effaça immédiatement pour laisser passer le visiteur.

— Thorsven ! C'est un véritable plaisir de vous voir, déclara Haartmenger en se levant de son siège, la main tendue.

— J'aurai préféré que cela soit dans d'autres circonstances, répondit Sullivan en la lui serrant.

Les deux hommes s'assirent de part et d'autre du bureau du Ministre.

— J'ai appris pour votre fils. Toutes mes condoléances, Rudolf.

— Merci. Je sais que c'est sincère. D'un autre côté, je sais aussi que ce n'est pas la seule chose qui vous amène aujourd'hui ici.

— Toujours aussi pragmatique, à ce que je vois.

— Un homme à mon poste ne peut pas se permettre d'être autrement, rétorqua Haartmenger.

Le milliardaire hocha de la tête.

— Venons-en au fait, je vous prie, Thorsven.

— Je pense qu'il est tant que nous rediscutions les termes de notre accord.

— Une telle urgence ne m'était pas apparue.

— Au fil du temps, votre protection s'est plus révélée être une surveillance, Rudolf.

— Vraiment ? Qu'avez-vous à reprocher aux Forces Fédérales qui assurent votre sécurité et celle de vos installations ?

— Je ne parle pas de cette force-là.

— J'ai bien peur de ne pas comprendre.

— Je parle de la Delta Force.

La phrase claqua comme un fouet, coupant net la conversation.

Rudolf Haartmenger soutint un moment le regard de l'industriel. Aucun ne cilla.

Thorsven sortit alors une tablette de poche et la posa sur le bureau d'Haartmenger.

— Qu'est-ce ? Votre dernier joujou high-tech ? demanda le Ministre d'un ton nettement moins cordial qu'il avait été jusque là.

— Gagnons du temps, Rudolf, répondit Sullivan en appuyant sur le bouton unique qui se trouvait en façade.

Quatre rayons verts sortirent des coins de la tablette et entreprirent de dessiner un hologramme en 3D.

— Vous allez tout d'abord nier l'existence de la Delta Force, puis nier y appartenir et lorsque vous serez contraint de l'admettre, vous m'annoncerez que nous n'avons hélas plus temps de développer un sujet aussi sensible.

Haartmenger allait vivement protester, mais Sullivan l'en empêcha en reprenant :

— Vous êtes un membre du Triumvirat de la Delta Force, Rudolf, continua Sullivan en pointant son doigt vers l'hologramme qui s'était entièrement matérialisé.



C'était le visage de Rudolf, et l'enregistrement retransmettait la conversation cryptée qui s'était tenue 48 heures plus tôt :

— *Que savons-nous sur l'homme qu'ils ont fait évader ? demanda Haartmenger.*

— *Rien, Monsieur, répondit François Volayne dont la voix était parfaitement identifiable. Les recherches sont en cours, mais j'ai peu d'espoir qu'elles aboutissent sur quelque chose de probant. Excusez-moi, Messieurs : c'est la ligne d'urgence.*

*(Un court silence, durant lequel l'hologramme d'Haartmenger se passa la main dans les cheveux, puis Volayne reprit :)*

— *Messieurs, nous avons sans doute une bonne nouvelle : le PDA de Massimo Haartmenger vient d'émettre son signal d'urgence. Ce qui veut dire que quelqu'un vient tenter de percer sa partie secrète, mais également que nous pouvons dorénavant le localiser...*

— *Vous devez le récupérer, ordonna l'un de ses interlocuteurs.*

— *Et dans les meilleurs délais ! Il ne faut surtout pas qu'il tombe dans les mains de nos ennemis, continua le troisième qui s'était tu jusque là. D'autant plus si nous avons effectivement bien à faire à ce vieux fou de Fitzgerald !*

— *Cette mission devient votre priorité absolue, conclut Haartmenger.*

— *Je m'en occupe sur le champ, termina Volayne.*

La retransmission s'arrêta là et Sullivan la coupa avant qu'elle ne recommença du début. Le regard d'Haartmenger se fit aussi dur que du métal.

— Vous jouez à un jeu très dangereux, Thorsven, l'avertit-il. Vous ignorez tout des buts que nous poursuivons.

— Certes. Ce que je sais en revanche, c'est que les membres des Forces Fédérales qui me surveillent sont tous rattachés de près ou de loin à cette organisation, à commencer par votre homme à tout faire, le Colonel Rigardi.

— Que voulez-vous, exactement, Thorsven ?

— Outre l'enregistrement que nous venons de visionner, il y a un second fichier sur cette tablette, expliqua l'industriel en la désignant d'un geste du menton. C'est une liste de noms. Vous les identifierez sans peine : je suis sûr qu'ils vous sont tous familiers. Toutes ces personnes doivent être retirées de celles affectées à ma "sécurité" dès ce midi. Et, bien sûr, elles ne doivent être en aucun cas remplacées. Leur absence ne diminuera en rien la protection qu'Europa m'accorde, puisque leur mission n'a jamais vraiment été celle-là, n'est-ce pas ? termina Sullivan avec ironie.

Les mâchoires serrées, Haartmenger ne répondit rien.

L'interphone sonna de nouveau. Haartmenger enclencha la communication :

— Pas maintenant, ordonna-t-il d'un ton sec.

Il y eut un flottement, puis la voix de son assistante se fit entendre :

— C'est à dire, Monsieur le ministre, commença-t-elle hésitante, que vous m'avez expressément demandé de vous avertir quand les médias se feront l'écho de la nouvelle... Et je viens d'avoir la confirmation de notre contact au sein de l'équipe éditoriale de Merry qu'il va justement l'annoncer dans quelques minutes...

— Merci, répondit simplement Haartmenger en mettant un terme brutal à la communication. (Son regard se reporta sur Sullivan.) Je suis désolé, mais nous allons effectivement devoir reporter cette conversation, Thorsven. Je ne vous raccompagne pas : vous connaissez le chemin.

Sullivan se leva et se dirigea vers la sortie.

— Thorsven, l'interpella alors Haartmenger avant qu'il n'ouvrit la porte. Je ne vous

cache pas que je crains vraiment pour votre sécurité, maintenant.

— Vraiment ? s'étonna Sullivan, un sourcil levé. Pourtant, j'ai craqué le *must* que vous pouvez faire en matière de cryptage et percé l'identité secrète des trois chefs d'une organisation qui n'existe officiellement même pas. Êtes-vous réellement sûr que c'est à moi de redouter quoique ce soit, Rudolf ?

Sans attendre de réponse, le milliardaire ouvrit la porte, mais une fois celle-ci entr'ouverte se retourna une dernière fois vers le ministre :

— Encore une chose, Rudolf : à l'avenir veuillez également détourner vos satellites espions de Posseïdon.

— Si vous tenez à la vie, Thorsven, vous allez devoir tout nous dire, et rapidement ! le menaça sans détour Haartmenger.

— Europa est une nation encore jeune et terriblement fragile, Rudolf. Sans mes inventions, elle n'aurait jamais pu atteindre cette position de leadership planétaire aussi rapidement. Et, sans elles, elle pourrait la perdre tout aussi rapidement. Croyez-moi : aussi fou que cela puisse vous le paraître, ce n'est pas que le sort d'Europa dont il est question ici, mais bien celui de toute la planète. La seule chose que vous ayez à redouter de moi, En définitive, c'est que je sauve le monde...

Pour toute réponse, Haartmenger alluma l'écran mural qui faisait face à son bureau, sans plus accorder la moindre attention à Sullivan.

— Vous avez jusqu'à ce midi, Rudolf. Après cela, j'ai moi aussi des accointances avec les networks... conclut Sullivan en lançant un regard en biais à l'écran avant de refermer la porte derrière lui.

Le visage fermé, Haartmenger fixait le jingle des breaking news qui avait rendu Merry célèbre. L'instant d'après, le présentateur le plus médiatisé du continent débita de son rythme effréné si caractéristique :

— La nouvelle est tombée, il y a quelques instants à peine : l'assassin de Massimo Haartmenger, le fils du ministre de la Sécurité nationale, Rudolf Haartmenger, et de l'actrice Marina Figarella, a été arrêté ce matin !



- TROISIÈME PARTIE -  
ENQUÊTES

— J'ai connu Stéphane lors de l'affaire XWrong, confessa péniblement Ana.

— Elle taffait là-bas ? coupa Dorsen.

Anasthasia leva les yeux à la rencontre de ceux de son collègue.

Après leur réunion forte en rebondissements dans le bureau de Desinger, tous avaient manifesté le besoin de se poser pour faire un point à tête reposée. Kovarowski avait proposé de le faire chez elle. Au vu des photos d'elle qui circulaient encore dans le service depuis le matin, personne ne s'étonna qu'elle préférasse mettre de la distance avec ses collègues.

À l'exception de Desinger, ils s'étaient tous retrouvés chez elle moins d'une heure plus tard.

Gørst et Herzmann avaient investi le canapé en cuir blanc, Schviter s'était assis dans l'un des deux fauteuils assortis, Anasthasia dans l'autre, un Baileys à la main. Dorsen, quant à lui, s'appuyait contre le living.

— C'était l'une des deux survivantes du -4, lui répondit Ana.

Évidemment, cette révélation mit instantanément tout le monde mal à l'aise, à l'exception notable de Schviter qui rompit très vite le silence (dont il ne fut, à dire vrai, même pas conscient) :

— C'est quoi le -4 ? demanda-t-il, affalé dans le fauteuil.

Herzmann secoua la tête de dépit.

Gørst poussa un soupir, entre exaspération et désespoir.

Même Dorsen, son équipier, ne put s'empêcher de lever les yeux au ciel. Il essaya toutefois de lui venir en aide :

— Pour sa défense, il n'était pas encore à Berlin au moment de l'affaire... plaïda-t-il sans grande conviction.

— J'aimerais savoir dans quel trou du cul d'Europa il se trouvait pour ne pas recevoir de Network... railla Herzmann.

Pour toute réponse, Dorsen haussa les épaules dans un aveu d'impuissance.

— Hé ! Ho ! C'est quoi ce cirque ! s'énerva Schviter. Vous me jouez quoi comme sketch, là ?

Gørst allait répondre, mais Anastasia le devança :

— Le niveau -4, c'était dans les sous-sols de XWrong, expliqua-t-elle, lasse. Les habitués appelaient ce niveau l'arène. Les filles devaient y relever des défis, pervers et violents. À la fin, le public votait à la façon des romains dans l'antiquité : pouce en l'air, la fille revenait pour un prochain défi, du moins si elle survivait à ses blessures et traumatismes, pouce en bas, elle était abattue sur le champ.

— Le tout était, bien entendu, filmé et revendu à tous ceux qui n'avaient pas pu venir assister au spectacle ou se payer une place... compléta Gørst.

— Merde, lâcha Schviter, sidéré.

— Aucune fille n'a survécu à plus de trois arènes... reprit Ana. Sauf Stéphane qui avait passé sa quatrième. (Anasthasia marqua une pause durant laquelle elle avala une grande rasade de Baileys). Quand on l'a délivrée, les fouines ont dénombré pas moins de trente trois plaies sur tout son corps. Elle était très affaiblie, aux portes de l'inconscience, en fait...

— Putain ! Quelle bande de malades ! s'indigna Schviter. J'imagine même pas le réseau derrière tout ça pour enlever les filles et les préparer pour ces jeux...

Anasthasia secoua la tête, mais ce fut Herzmann qui répondit :



— Même pas. Elles étaient toutes consentantes.

— Par... pardon, bredouilla Schviter.

— L'argent, mon vieux. Chaque défi ramenait à la fille, trente pour-cent des recettes et des ventes de vidéos et d'holos. Et, si l'une avait tenu dix défis, elle serait devenue la reine XWrong, son égérie planétaire, avec un million d'euros de prime à la clef !

Schviter en resta sans voix, ne trouvant aucun commentaire à faire. Ce qu'il venait d'entendre dépassait de loin ce que son esprit simple et honnête était capable de concevoir.

Après avoir vidé son verre, Anasthasia reprit :

— C'est moi qui suis rentrée la première dans la cellule qui lui servait de chambre. Malgré ses mutilations, elle était magnifique... Une beauté rare et fragile... J'en suis tombée amoureuse immédiatement.

Les confidences d'Anasthasia mirent ses collègues dans l'embarras. Toutefois, le regard perdu dans la contemplation du fond de son verre vide, elle ne s'en aperçut pas. En vérité, elle était passée en mode automatique et se contentait de commenter les images des souvenirs qui défilaient devant ses yeux, sa voix pleine de nostalgie.

— Elle n'avait pas de famille, et visiblement pas plus d'amis... Quand elle est sortie de l'hôpital, trois semaines plus tard, je l'attendais dans le hall d'entrée et je l'ai ramenée ici, à la maison. Ça faisait quatre ans qu'on était ensemble...

Le silence qui s'installa alors semblait capable d'écraser tous ceux présents sous le poids cumulé de leur gêne respective. Se sentant quelque peu responsable de la lourdeur qu'avait pris la conversation, Schviter décida qu'il était de son devoir de la relancer :

— T'avais dit qu'il y avait eu deux survivantes... Qu'est-il arrivée à la seconde ?

— Elle est morte deux jours après, répondit négligemment Ana.

*Et merde*, pensa Schviter, complètement dépassé.

— Qui veut un Baileys ? demanda Anasthasia en se resservant un verre.

— Whisky plutôt, répondit Schviter qui ressentait le besoin d'un remontant.

— Derrière Dorsen, indiqua Anasthasia d'un geste du menton.

Le coéquipier de Schviter se tourna, prit la bouteille de Whisky dans le mini-bar vitré qui surmontait le living et la lui tendit.

Schviter se servit un verre et, après avoir pris un petit moment pour considérer la quantité d'alcool qu'il venait d'y verser, décida d'en rajouter encore une bonne dose.

— En tout cas, ton ex est en haut de la liste des suspects dans ton affaire, conclut Dorsen.

L'inspecteur savait le sujet délicat, mais préféra mettre les pieds dans le plat et crever l'abcès au plus vite. Et tant pis si cela devait déplaire à leur star nationale ! Après tout, c'est elle qui avait choisi librement sa petite copine. La prochaine fois, elle ferait attention à deux fois avant de jouer les saint-bernards avec une vipère.

À son grand soulagement et aussi, à vrai dire, à son étonnement, Kovarowski acquiesça sans protester ni discuter. Même si cela la déchirait et rajoutait à sa souffrance, elle devait bien admettre que le raisonnement de ses collègues se tenait de bout en bout.

Mais ce fut Herzmann qui enfonça le clou :

— D'autant plus que maintenant, elle a un mobile.

Anasthasia, comme tous les autres flics présents, ne cacha pas sa surprise. Tous regardèrent Herzmann d'un air interrogateur.

— Ben, de ton point de vue, reprit le petit homme, tu as sauvé la vie d'une fille jolie un peu paumée. Tu lui as offert une seconde chance, un emploi stable et une vie normale...

Ana confirma d'un hochement de tête.

— De son point de vue, on peut imaginer que la situation est toute autre : tu es la

femme qui a brisé son rêve, qui l'a empêchée de toucher un million d'euros et de devenir la reine XWrong.

Comme personne ne commenta son raisonnement, Herzmann continua :

— En fait, si on pousse le bouchon un peu plus loin, on peut même penser que tu l'as contrainte, en abusant de sa faiblesse, à mener la vie rangée qu'elle déteste... Et, sans vouloir faire de la psychologie à 2 cents, par ricochet, elle se met à te détester en retour. La haine et la vengeance sont deux mobiles forts.

Cette fois, ce fut autour d'Anasthasia de rester sans voix. Complètement abasourdie, elle s'enfonça dans son fauteuil. Dans son esprit, mille questions s'entrechoquaient : jusqu'où Herzmann avait-il raison ? Était-elle en partie responsable de ce qui lui arrivait ? Comment avait-elle pu être aussi aveugle, aussi naïve ? Avait-elle réellement partagé son lit avec quelqu'un qui en était venu à la haïr depuis plusieurs semaines ? Plusieurs mois, peut-être ?

Dorsen la ramena à la réalité :

— Ok. Je lance tout de suite un mandat de recherche à son encontre, déclara-t-il en décrochant son cellulaire.

Tandis qu'il s'éloignait de quelques pas dans un souci de discrétion, Gørst intervint à son tour :

— En tout cas, elle n'a pas pu agir seule.

— Non, confirma Schviter. On pense que c'est elle qui a permis à ses complices d'avoir accès au véhicule de Kovarowski et d'y poser la bombe.

— N'empêche que c'est bizarre que cette bombe ait explosé le soir de la mort du fils Haartmenger, non ? C'est quoi, pour toi ? Juste une coïncidence ? interrogea Anasthasia.

Schviter fit la moue.

— Encore trop tôt pour le dire... Mais, j'ai toujours un peu de mal avec les coïncidences. Alors, partons du principe que ta tentative d'assassinat et le meurtre d'Haartmenger sont liés d'une quelconque façon et on verra bien si ça nous mène à quelque chose...

Anasthasia opina de la tête : son collègue remontait un peu dans son estime. Sans doute l'avait-elle jugé avec un peu trop d'empressement, accompagnant ainsi une tendance facile à la moquerie et au dénigrement dont elle était aujourd'hui elle-même la victime.

— J'ai peut-être quelque chose à ce niveau là... commença Gørst.

Anasthasia fronça les sourcils, tandis qu'Herzmann lança un regard à son équipier, visiblement surpris et contrarié de n'avoir pas été mis au courant plus tôt des avancées de son collègue.

— En fait, comme les vidéos du 13-19 de la gare n'arrivaient pas, je suis allé hier les chercher directement à la source. Je suis tombé sur un gars (un sourire ironique se dessina sur les lèvres de Gørst) qui s'est montré assez spontanément coopératif.

— Et ? s'impatienta Herzmann.

— Et en plus d'une copie de la vidéo, il m'a confié que, le lendemain du 13-19, deux hommes s'étaient pointés pour lui demander de la leur remettre, à eux et à personne d'autre. L'un d'eux était, de sa propre expression, un gros mollusque. (Gørst ménagea alors une petite pause, regardant à tour de rôle ses collègues, puis lâcha :) L'autre se présenta comme étant un flic, avec sa plaque, son attirail et sa grande gueule. Un vrai, quoi !

Herzmann se frotta le menton. Dorsen revint les rejoindre.

— Ça expliquerait les photos de l'altercation avec Scarezzi prises dans le hall du commissariat...

— Oui, mais si ça se trouve, c'est aussi lui le lien entre les deux affaires... Ceux qui ont posé la bombe l'ont fait de manière préventive, attendant le bon moment pour la faire



exploser, termina Heinke.

— C'est du délire ! rétorqua Anasthasia.

— Tu es sûre, chef ? répliqua posément Gørst. Combien aurais-tu parié il y a une semaine sur le fait que ta copine devienne la suspecte numéro 1 dans une tentative de meurtre te concernant ?

Anasthasia se renfroigna, ce qui ne manqua pas de faire sourire ses deux équipiers : il n'avait pas fallu longtemps pour qu'elle retrouvât sa mauvaise humeur caractéristique. Chasser le naturel et il revient au galop ! En définitive, c'était plutôt bon signe.

— Et cette fameuse vidéo, on peut la voir ? demanda-t-elle.

— Le type en a fait une copie, en cas de problème... Il me l'a passée immédiatement, tout heureux de nous rendre service.

Le sourire de Gørst s'agrandit quand il se remémora l'état dans lequel s'était retrouvé l'employé ferroviaire après qu'il l'eut percuté de plein fouet et défoncé sa cage thoracique avec ses deux jambes cybernétiques. Bien sûr, il n'était nullement indispensable de rapporter à ses équipiers cette partie de l'histoire.

— Bien, reprit Anasthasia. Gørst, tu mates cette vidéo et vois ce que l'on peut en tirer. Tu suis aussi la piste du ripou. Herzmann et moi allons au Charly se rancarder sur le fameux Markus.

— Quant à nous, conclut Schviter en désignant d'un aller-retour de son index Dorsen et lui-même, on met les bouchées doubles pour retrouver ton ex copine.

Tous se levèrent et passèrent leur manteau quand le cellulaire de Dorsen sonna.

Immédiatement, il décrocha :

— Dorsen, j'écoute.

Au fur et à mesure que son interlocuteur lui parlait, sa mine se fit grave pour finir par se décomposer littéralement à la fin de l'appel.

Ils venaient de retrouver Stéphane Meyer.

Morte.

Le sergent Andrew Murnoz était un homme matinal. Le fait qu'il fut en congé n'y changeait rien.

Toutefois, aujourd'hui, l'odeur de croissants qui l'avait tiré du lit lui apprit qu'il n'était pas le premier debout. Il se dirigea vers la cuisine où Isabella remplissait deux tasses de café chaud.

Elle portait l'une des chemises de Murnoz et, évidemment, flottait dedans. Mais elle était imprégnée de l'odeur du déodorant et du parfum de son homme, ce qui justifiait amplement à ses yeux son port. À son arrivée, elle leva la tête et lui adressa un grand sourire qui lui rappela instantanément combien il avait de la chance.

— Coucou toi ! lança-t-elle guillerette.

Isabella prit une tasse dans chaque main et alla à la rencontre de son amoureux. Elle lui tendit un café et se hissa sur la pointe des pieds pour lui déposer un baiser sur les lèvres.

— C'est pas une de mes chemises, ça ? lui demanda-t-il en en saisissant le col entre l'index et le majeur.

D'une petite tape, elle chassa sa main et lui tourna le dos, faisant tourbillonner ainsi le bas de chemise.

— Non monsieur l'agent, c'est l'une des miennes, minauda-t-elle. Elle s'est juste un peu détendue au lavage.

— Je croyais que les vêtements rétrécissaient au lavage...

— Pas tous, monsieur l'agent-des-Forces-Fédérales-expert-en-textile !

Murnoz avala une gorgée de café, tandis qu'Isabella s'installa sur la chaise haute face à leur table de cuisine surélevée. Elle prit un croissant et en croqua un bout.

— Tu ne bosses pas aujourd'hui ? lui demanda-t-il en s'installant sur le tabouret voisin.

— Pour une fois que tu as une journée de libre, j'en profite ! J'ai appelé la pharmacie et leur ai dit que je prenais la journée...

— Aïe ! Je redoute le pire !

Elle rit.

— Non pas de journée shopping, rassure-toi. J'avais plutôt pensé à une journée câlins-grignottages-câlins, histoire de récompenser dignement mon héros de l'ombre d'avoir une fois de plus résolu ce que même Sherlock Holmes n'aurait pas réussi à démêler !

Murnoz fronça les sourcils, intrigué.

— Tu parles de quoi, là ?

— Chéri, je comprends que tu n'aies jamais le droit de me parler de ton travail, mais là c'est ton patron qui en déballe tout par le menu chez Merry depuis tout à l'heure.

Andrew secoua la tête d'incompréhension. Isabella saisit la télécommande et alluma l'écran mural. Le visage de Merry envahit le mur de leur salon. En bas de l'écran, le texte « L'assassin du fils du Ministre de la Sécurité Nationale arrêté » tournait en boucle.

Face à lui se tenait le colonel Rigardi. Droit comme un i, un sourire éclatant de mannequin pour dentifrice, le patron de Murnoz débitait des élucubrations plus grosses les unes que les autres :

— Effectivement, Merry, cet homme a été arrêté par mes services le soir même de la découverte du corps de Massimo Haartmenger, comme quatre autres responsables de ces clubs vampiriques qui pullulent actuellement.

— Les antédiluviens, c'est bien comme cela que se nomment eux-mêmes les

responsables de ces associations ?

Rigardi acquiesça.

Muroz descendit de son tabouret et avança lentement vers l'écran, avec la même incrédulité qu'un athée qui ferait face au Christ.

— Mais n'est-ce pas un peu étrange de retrouver le fils du Ministre de la Sécurité Nationale dans un ces clubs assez puérils ?

Sans lâcher l'écran des yeux, Murnoz chercha à tâtons son cellulaire sur la table du salon. Dès qu'il le saisit, il lança un appel.

— Détrompez-vous, Merry, il y en a pour tous les goûts, et si certains de ces clubs rassemblent des adolescents en quête de distraction, d'autres, comme celui que dirigeait Vald Emorth, ciblent un public plus adulte dont les membres partagent une vision de la société différente de celle dans laquelle on vit.

Merry se tourna face à la caméra.

— Mais qui est réellement, Pablo Dovani, alias Vald Emorth, le responsable du club des *High Lords* ? Méлина nous dresse le portrait de ce tueur singulier.

Dès la fin de la première sonnerie, le correspondant de Murnoz décrocha.

— Tu vois ce que je vois ? demanda le sergent sans préambule.

— Et j'entends même ce que tu entends, mec, répondit l'autre.

Isabella descendit de sa chaise et rejoignit Andrew. Elle lui posa la main sur l'épaule :

— Tout va bien, mon cœur ? s'inquiéta-t-elle.

Murnoz ignora sa question et continua sa conversation :

— C'est quoi cette blague ?

— Tu veux parler de laquelle ?

— Comment ça « de laquelle » ?

— T'as pas encore reçu ta nouvelle affectation ?

— Attends.

Murnoz décolla son cellulaire de son oreille et consulta sa messagerie cryptée sur le serveur ultra-sécurisé des Forces Fédérales.

Isabella connaissait parfaitement ce basculement, le moment où son homme la quittait pour disparaître dans une autre réalité, celle de son travail. Elle n'en fut que plus angoissée.

— Dis-moi ce qui se passe, l'interrogea-t-elle encore.

Tandis que Méлина Horst dressait un portrait complètement farfelu du prétendu assassin du fils Haartmenger, Murnoz trouva le message en question. Heure de réception : 4 h 22, ce matin. Pas étonnant qu'il ne l'avait pas encore vu. Il l'ouvrit, pour apprendre qu'il était dorénavant affecté à la sécurité d'un site prioritaire en mer de Barents. Sa mission commencerait dans trois semaines. Durée indéterminée.

Il reprit sa conversation.

— Et toi, ils t'envoient où ?

— Station d'écoute. En Ukraine.

Murnoz siffla.

— C'est le grand ménage !

Tandis qu'Isabella s'apprêtait à lui poser une nouvelle question, il leva son doigt pour l'arrêter. La jeune femme se ravisa : quoiqu'il se passait, elle savait qu'il ferait toujours au mieux pour eux.

— Et les autres ?

— Je n'ai eu des nouvelles que de Jimmy. Lui, il est bon pour une mission suicide en Amérique du Sud. Je suis prêt à parier dix ans de soldes que tout le monde a reçu son invitation.

Murnoz ne répondit rien. Il n'y avait de toute manière rien à rajouter : Ed Raffling, l'expert stratégique de leur groupe d'intervention, avait évidemment raison.

Mélina Horst continuait à dresser un portrait de Pablo Dovani qui sentait l'intoxication à plein nez.

Murnoz reprit :

— Quelle chance pour que ce gus soit le réel coupable ?

— Un peu moins de 0 %, répondit Raffling sur un ton laconique.

Murnoz opina du chef.

— Préviens les autres. On se retrouve au Happy' dans une heure.

— Ok.

Murnoz raccrocha et se tourna vers Isabella.

— J'ai bien peur que ma journée de congé soit annulée, chérie. Fais les boutiques et, surtout, agis comme si de rien était.

— Tu es en danger ?

L'inquiétude assombrit son regard, encore si joyeux un moment avant. Il la jaugea un instant et décida de jouer franc jeu avec elle.

— Je ne sais pas encore. Mais si c'est le cas, mes gars et moi devons le déterminer rapidement.

Il lui posa un rapide baiser sur le front et partit se préparer pour leur conseil de guerre improvisé.

Les deux véhicules stationnèrent à l'intérieur de l'étroit périmètre délimité par les policiers. Ils se trouvaient à moins de cinq minutes de leur commissariat, devant une tour en rénovation. Le chantier s'étendait sur tout un bloc. Les grues, camions, élévateurs anti-grav et générateurs autonomes envahissaient l'espace dans une étrange chorégraphie industrielle.

En descendant avec Herzmann de la voiture de Gørst, Kovarowski fut surprise de constater que Designer les attendait sous la pluie battante. S'appuyant sur sa canne, elle alla à la rencontre du commissaire.

Dorsen et Schviter les rejoignirent et lorsque les cinq inspecteurs formèrent un demi-cercle face à lui, Desinger leur résuma la situation :

— C'est une équipe d'entretien qui l'a trouvée au sixième sous-sol. Les fouineurs sont en train de collecter les données. À première vue, la mort remonterait à une dizaine d'heures...

Schviter acquiesça et se dirigea sans plus attendre vers l'entrée du parking que gardaient quatre policiers en uniforme. La présence de Kovarowski et sa boulette d'un peu plus tôt le mettaient mal à l'aise. Il n'était pas le plus brillant des inspecteurs, il le savait bien, mais il était observateur. Et là, ni les visages décomposés ni les attitudes gênées que tentaient vainement de dissimuler ses collègues n'auguraient rien de bon. Dorsen le rattrapa au moment où il pénétra dans l'ascenseur.

Ils virent Designer retenir délicatement Kovarowski par le bras.

— On ne les attend pas ? interrogea Dorsen.

Pour toute réponse, Schviter appuya sur le -6.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, Anasthasia, lui dit Desinger avec douceur.

Entendre son supérieur l'appeler par son prénom, pour la première depuis qu'ils travaillaient ensemble, la pétrifia.

— Elle... Elle a... commença à balbutier le commissaire principal.

Il s'humecta les lèvres, chercha des yeux un soutien qu'il ne trouva ni au près d'Herzmann ni de Gørst, et reprit :

— Le salaud qui lui a fait ça s'est acharné... C'est vraiment pas beau à voir... Je ne pense pas que...

Kovarowski le regarda un moment. Ne sachant quoi dire, elle s'en abstint. Elle se contenta de reprendre sa marche en direction de l'ascenseur qui venait de se refermer sur Schviter et Dorsen. Desinger la laissa aller, la tête basse. La pluie qui ruisselait sur son visage dissimula la larme qu'il ne parvint pas à retenir. Herzmann et Gørst le remarquèrent toutefois. Ils emboîtèrent le pas à leur équipière, le ventre et la gorge noués par ce qu'ils redoutaient de découvrir en bas.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, la puanteur les prit par surprise. Dorsen se dirigea vers eux, un masque respiratoire sur le visage, trois autres à la main :

— Tenez ! Ça atténue l'odeur !

Ils se trouvaient dans une pièce à peine plus grande qu'un couloir, les pieds pataugeant dans deux bons centimètres d'eaux usées, agrémentées d'excréments, et responsables de l'odeur immonde qui avait envahi l'espace clos. Des ouvriers terminaient de colmater une



brèche dans l'énorme broyeur qui occupait la plus grande partie de la petite salle. Au moins, le flot nauséabond avait été endigué. À cause de l'étroitesse du lieu, seulement deux robots-pompes conjuguèrent leurs efforts à aspirer les immondices qui avaient pris possession du sol. À ce rythme, il faudrait plusieurs heures pour assainir la pièce et encore de nombreux jours pour la ventiler et en chasser l'odeur.

Au fond, à côté du broyeur, Schviter, accroupi, inspectait le cadavre de Stéphane. Autour de lui trois fouineurs s'activaient et deux autres ouvriers attendaient debout, en retrait.

— Ce sont eux qui ont trouvé le corps en venant réparer justement la fuite, expliqua Dorsen en les désignant.

— Ils ont croisé le tueur ? questionna froidement Kovarowski.

Dorsen secoua la tête :

— Les systèmes de détections ne sont pas encore tous opérationnels. Ils ont mis à peu près deux heures à s'apercevoir qu'il y avait une fuite...

Kovarowski s'approcha de Schviter et de la dépouille.

Des excréments touchaient le visage fin et délicat de Stéphane et Anastasia sentit la colère monter en elle. Schviter se redressa et lui fit face. Il vit les poings de sa collègue se fermer, les phalanges blanchir, les bras trembler. Il s'approcha d'elle tellement près qu'une feuille de papier aurait eu du mal à passer entre leur nez sans toucher l'un ou l'autre. Schviter envahit tout le champ de vision de Kovarowski. Ses yeux plongèrent dans les siens. Elle n'avait jamais remarqué à quel point ils étaient vert clair. Un instant, elle s'y perdit. Destabilisée, elle lâcha prise, oubliant où elle était. Ses poings s'ouvrirent. Sa respiration se fit moins forte et plus régulière. Schviter recula alors, lentement. Anastasia reprit conscience de son environnement et hocha de la tête à l'attention de son collègue, qui lui répondit de la même façon. Elle fit un pas de plus vers le corps de Stéphane.

Ses vêtements avaient été déchirés, laissant apparaître un sein. Elle ne portait plus rien en dessous de la taille. Ses jambes étaient écartées dans une position obscène. Son front présentait une large plaie par laquelle dégoulinait un mélange visqueux de sang et de cervelle.

Kovarowski en resta coi.

— Elle a d'abord été violée, puis le type lui a fracassé le crâne contre le broyeur, jusqu'à ce qu'il ait réussi à fendre les deux, expliqua Schviter en désignant l'endroit que les ouvriers achevaient de sceller la brèche.

— Notre gars doit avoir une force phénoménale, intervint Herzmann.

— Oui, et c'est notre flic ripou, compléta Gørst.

Schviter lui lança un regard de biais. Le géant blond haussa les épaules :

— On est à quelques blocs à peine du commissariat et la victime est également la principale suspecte dans la tentative d'assassinat d'Anastasia. Et au moment où l'on veut lui mettre la main dessus, hop, on la retrouve morte...

Après Desinger, entendre Gørst l'appeler par son prénom la surpris de nouveau. Cependant, elle n'en laissa rien paraître. Les yeux toujours rivés sur le cadavre de son ex-amante, Kovarowski déclara :

— Identifier ce salaud est ta priorité absolue, Heinke.

Celui-ci ne put s'empêcher de hausser un sourcil à l'énoncé de son prénom, mais se contenta d'acquiescer de la tête. Un petit sourire, que dissimula son masque respiratoire, se dessina sur ses lèvres. Peut-être, qu'en définitive, sa supérieure possédait un brin d'humanité ?

— Si tu trouves quoique ce soit, tu en informes aussi Dorsen et Schviter. Si tu as raison, ce type est le lien entre ces deux affaires et on ne sera pas trop de tous pour lui monter une souricière.

— C'est gentil de ta part, mais c'est notre enquête, releva Dorsen.

Elle se tourna vers lui et hocha la tête :

— Et j'espère bien que tu trouveras le salaud qui lui a fait ça. Mais si c'est le même mec qui a pris des photos de moi et les a balancées aux Networks, si c'est lui qui a également intercepté les vidéos de surveillance de la gare, alors je pense que vous ne serez pas trop de trois pour remonter toutes les pistes.

Dorsen échangea un regard avec Schviter. Kovarowski continua :

— Et puis, notre gars est un trans.

Cette fois, elle capta l'attention de tout le monde.

— Pour défoncer à ce point le broyeur avec la tête de la victime comme bédard, c'est qu'il est équipé de bras cybernétiques. Du coup, si vous tombez sur lui, vous aurez besoin de Gørst pour espérer avoir une chance de vous en sortir.

Gørst encaissa, se demandant jusqu'à quel point sa supérieure avait des doutes à son égard.

— Ok, ça roule ! accepta Dorsen.

— Et moi, je fais quoi ? interrogea Herzmann

— Nous, on fait ce que l'on avait prévu de faire ce matin : on va en apprendre plus sur ce fameux Markus au Charly.

Lorsqu'ils rejoignirent la surface, les cellulaires de Kovarowski et d'Herzmann bipèrent. Les deux inspecteurs échangèrent un bref regard et consultèrent en même temps le message que Desinger leur avait envoyé tandis qu'ils découvraient la scène de crime au sixième sous-sol : « Contactez-moi dès que vous êtes remontés. URGENT ! »

# À suivre...

Nous espérons que cet extrait vous a plu.

Vous pouvez acheter ce livre en version brochée ou numériques (epub, kindle ou PDF) sur [notre site en cliquant ici](#).

## Ghyld V. Holmes

Script Doctor de métier – c’est à dire un scénariste corrigeant le travail des autres scénaristes (principalement des romanciers essayant d’adapter eux-mêmes leurs œuvres pour le cinéma) –, Ghyld a très vite compris que, pour ne froisser aucune susceptibilité d’auteur et continuer à travailler tout en écrivant ses romans, il devait prendre un pseudonyme.

Ainsi, *Ghyld* est le prénom d’un des personnages principaux de sa première nouvelle. *Holmes* est une référence évidente au plus grand détective de tous les temps, qui enchantait ses très longues soirées d’hivers face au feu de cheminée. Quant au *V.*, personne ne sait ce à quoi il correspond.

Au croisement de *Blade Runner*, *Ghost in the Shell*, *Minority Report* et *I, Robot*, son univers, **Europa 2100**, est construit autour d’Anastasia Kovarowsky et d’une galerie incroyable de personnages qui se croisent, s’allient, se défient, se quittent ou se retrouvent au fil des tomes.

Enfin, même si ses genres de prédilections sont le Fantastique, la S.F. et la Fantasy, Ghyld aime surprendre et aller là où on ne l’attend pas.



\*\*\*